

Maurice Abiteboul

LE REVENANT

OU LES METAMORPHOSES DE L'ELEMENT PERSONNEL

DANS LA FICTION

ABSTRACT. Il presente articolo si sofferma sul complesso problema del rapporto tra lo scrittore e i personaggi di finzione da lui creati. L'autore, dopo aver dichiarato di avere utilizzato elementi personali nella ideazione del protagonista di un romanzo scritto anni prima, si avventura, attraverso una sorta di «speleologia intima», in una discussione immaginaria con la sua creatura, che, dal canto suo, rifiuta tenacemente di riconoscersi nel suo creatore e gli muove una serie di pesanti rimproveri. In sostanza, la creatura vuole separarsi dal creatore e rivendica il diritto alla propria autonomia. Il creatore, a sua volta, prima si sente ferito da tale atteggiamento, poi, infine, è lui stesso a non volersi più riconoscere nel personaggio creato.

PAROLE-CHIAVE: Autore, personaggio, finzione, elemento personale.

J'ai écrit un jour un roman. Je m'interroge aujourd'hui sur les motivations profondes qui m'ont conduit alors à utiliser des éléments personnels dans ce qui ne devait être qu'une pure fiction, une œuvre d'imagination à strictement parler. Je me lançais pour la première fois dans la création de personnages qui, s'ils ressemblaient certes parfois à des personnes que j'avais pu connaître – voire qui m'étaient proches ou en tout cas assez proches pour que je puisse les «replacer» sans trop de difficulté dans un contexte différent de celui qui avait été véritablement le leur –, devaient, par la magie de l'élaboration romanesque, s'émanciper et vivre leur propre vie de personnages. Mais pourquoi voulais-je à tout prix les sortir du néant, les «mettre au monde»? Pas de vaine pseudo-psychanalyse, s'il vous plaît! Simple fatuité ordinaire? Souci de soi *déplacé* (et

j'emploie ce terme dans son registre esthétique plus qu'en un quelconque sens moral – forcément inapproprié, en l'occurrence *inadapté*, dans une œuvre d'imagination)? À l'heure actuelle, je n'ai toujours pas la réponse.

Je me disais (et je le notai sans coup férir dans mon petit calepin bleu):

«Il serait vain d'invoquer Flaubert et son célèbre “Madame Bovary, c'est moi”, ou de faire référence, même avec une humilité non feinte, au “Je est un autre” de Rimbaud. J'en avais soupé des évocations de ce genre, uniquement sollicitées par défaut de lucidité – pour tout dire, par paresse intellectuelle et manque d'authenticité. Même Marcel Proust, refusant (bien inutilement!) de céder à la méthode Sainte-Beuve, ne pourrait m'exonérer d'une exploration de moi-même par moi-même, d'une *spéléologie intime*. Je renonce donc, j'en fais ici serment, à m'adosser aux maîtres de la pratique aussi bien que de la théorie du transfert du même à l'autre.

«Parler de soi, c'est parler de soi à quelqu'un. Pas forcément quelqu'un d'autre. Ou alors, cet autre, c'est encore soi-même. Dissimulé derrière un masque de fiction, un masque de carnaval qui ne trompe personne (car il ne camoufle ni rictus ni regard furibond, ni sarcasmes ni rage, pas assez rentrée, ni angoisse ni mépris) – et qui trahit cela même qu'il voudrait considérer comme éloigné de la scène commune –, bien à l'abri (croit-il) de toute intrusion étrangère dans son for intérieur, protégé contre toute identification possible, l'auteur, en toute immunité (impunité?) – et en toute impudence – va dérouler la

longue litanie, insipide et fastidieuse, de ses fautes et de ses péchés. Et pour ce faire, il aura recours à cet artifice illusoire et inutile: la *dissémination*, à travers ses personnages, de ses peurs et de ses hantises, de ses désirs, de ses frustrations et de ses obsessions.»

Et je me demande encore quelle part de vérité s'était glissée dans le cours de mes réflexions, si peu académiques et si peu susceptibles d'être théorisées.

Mais alors que je laissais, comme en une longue rêverie, ces pensées s'effiloche et perdre peu à peu consistance, m'apparut soudain, fronçant les sourcils d'un air parfaitement réprobateur, Jérôme, le personnage central de mon roman – en qui Bernard, l'ami d'enfance, l'esprit vif et toujours en alerte, avait promptement décelé mes propres fantasmes –, prêt à en découdre, à en juger par son air manifestement querelleur. Il avait la jeunesse et la fougue de mes vingt ans, et aussi, dans un mélange étonnant, la maturité rassurante de mes quarante ans. L'allure fringante (l'expression n'est pas de moi mais d'une de nos camarades de Faculté d'alors) et le regard autoritaire, le sourire discret et la parole assurée. Il avait le même blouson de cuir noir, les mêmes lunettes à monture d'écailles. La même pipe en écume de mer, qu'il tripotait nerveusement et portait à la bouche de temps en temps, sans l'allumer, pour en mâchouiller le tuyau. Il s'adressa brutalement à moi, sans prendre de gants (pourquoi diable en

aurait-il pris, lui qui ne s'était jamais encombré de signes extérieurs d'élégance?):

«— Qu'as-tu fait, toi que voilà, en ton âge avancé, qu'as-tu fait de nos vingt ans?»

Et il me regarda droit dans les yeux, droit au cœur, pour me prendre en défaut si possible, pour souligner le haut niveau de culpabilité qu'il estimait être le mien et jauger le poids de la faute (quelle faute, en vérité?) qu'il m'attribuait et dont il m'imputait les fâcheuses conséquences.

«— Je n'ai rien à me reprocher, bredouillai-je. J'ai fait ce que j'ai pu, en toute conscience. J'ai essayé de vivre, tout simplement. Et puis de me souvenir...»

«— Alors, pourquoi m'avoir mêlé à tes histoires, à *ton* histoire? Je ne me reconnais pas dans ce que tu dis de moi. Je suis un autre (tiens, cela me rappelait quelque chose...) et tu n'as aucun droit sur moi, ni sur mes aventures – quelles qu'elles aient pu être!»

Je pensais qu'au fond il faisait beaucoup de bruit pour rien, ou du moins pour pas grand-chose. Puis il reprit, d'un ton véhément qui me surprit plus qu'il ne m'irrita:

«— Ce que tu as vécu, ça te regarde mais alors garde-le pour toi. La façon dont tu en parles dans ton roman me donne la nausée. Pourquoi inventer des âneries, pourquoi évoquer des épisodes qui sont, d'ailleurs, totalement étrangers

à ton parcours? Pourquoi raconter *mes* amours et *mes* flirts? Ce ne sont plus les tiens, tu radotes. Moi j'ai vingt ans, j'ai tout l'avenir devant moi. Peux-tu en dire autant? Et pourquoi mentionner mon parcours universitaire? J'ai quarante ans (tiens, j'aurais cru qu'il n'en avait que vingt, non?) et pas mal d'efforts encore à fournir. Que peux-tu en dire, toi qui consacres ta retraite à de vains travaux d'écriture?»

Je dois dire que là, il avait fait mouche. Mais quel curieux personnage tout de même, protéiforme et impermanent, assez souple pour basculer, sans effort apparent, d'un âge à l'autre, d'une époque à une autre – différent et identique à lui-même – et en même temps solidement ancré dans une réalité qui était la mienne, non..., qui *avait été* la mienne! Je fus pris alors d'une espèce de malaise (de mal-être devrais-je dire?). Que faire de cette introspection de pacotille? Avais-je vraiment outrepassé mes droits? avais-je abusé de mon privilège d'auteur, libre de sélectionner ses souvenirs, de les interpréter, de les faire mentir même, libre de les faire revivre différents de cette réalité qui les avait suscités, embellis peut-être, *modifiés* assurément – prêts désormais pour une autre naissance, une *renaissance*, prêts à assumer une autre vie, la vie rêvée à laquelle l'auteur donne naissance par sa seule volonté, muni de sa seule arme, redoutable il est vrai, l'écriture: avais-je triché?

Me revenaient alors en mémoire les grands discours sur le statut de l'écrivain que Bernard et moi tenions, parfois, jusqu'au petit matin, enfiévrés par

nos discussions (oiseuses?) qui n'en finissaient pas, tournaient bien souvent en rond malgré les arguments que l'un et l'autre nous avancions, certains à chaque fois de porter le coup fatal, le coup décisif qui nous donnerait un avantage définitif. Entre deux verres de whisky (ou peut-être d'eau minérale?), dans une atmosphère enfumée qui finissait par nous piquer les yeux, nous échangeions (ou plutôt nous tentions, avec autorité, pour ne pas dire avec arrogance, de faire prévaloir notre point de vue), sans jamais pouvoir conclure – mais ces discussions interminables avaient au moins un mérite: elles nous changeaient de nos propos, plus frivoles, sur les minijupes des filles ou le moelleux de leur poitrine, sur les silences et la solitude dans la musique de Thelonious Monk ou le cinéma d'Antonioni ou sur l'intérêt (et le plaisir) qu'il y aurait à passer les prochaines vacances sur les routes (*on the roads again*) ou plutôt sur les plages de Nice, assoiffés de touristes hollandaises ou suédoises. Le temps est passé et je crois sérieusement à présent qu'à l'époque nous ne faisons pas le bon choix (mais fait-on jamais le bon choix?). *Primum vivere, deinde philosophari* professait notre maître, le mandarin des mandarins à la fac, et il avait raison... sauf que lui, pour sa part, était l'exemple vivant de ce que l'on dit mais que l'on ne fait jamais: je doute qu'il ait fait autre chose, toute sa vie, que de «philosopher». Je crois aussi, tout aussi sérieusement, que nous aurions mieux fait, à l'âge de Jérôme, le personnage principal de mon roman donc, chaque fois que nous prenait l'envie de disserter sur le bon usage (ou pas) de *l'élément*

personnel dans la fiction, d'aller voir, du côté des jeunes filles plus ou moins en fleur, hollandaises ou suédoises, si nos théories avaient la moindre chance de se vérifier – et là, nous aurions eu certainement des surprises... Il est vrai que nous n'hésitions pas pour autant à «taquiner» l'Américaine ou l'Italienne mais, comme dit l'autre, c'est une autre histoire.

«– En effet, c'est une autre histoire, intervint Jérôme d'un ton sarcastique. Encore un de tes vieux fantasmes d'adolescent attardé. Mais tu n'es plus ce que tu as été, ça, au moins, je peux en témoigner et j'espère que tu l'as enfin compris! En fait, c'est à peine si je te reconnais, c'est tout dire.»

Décidément, je n'arrivais pas à m'y faire: ces reproches constants, ces rappels à l'ordre, venant de l'un des personnages que j'avais *créés*, un pur produit de mon imagination! Et le voilà qui se permettait d'interrompre le fil de mes pensées, de s'introduire, comme par effraction, dans la vie que je m'étais construite, sans lui, loin de lui, si *longtemps* loin de lui en tout cas! Un revenant en quelque sorte! Et puis je me demande s'il se rendait compte à quel point ses propos pouvaient être blessants, mais surtout étaient injustes en définitive. J'avais éprouvé beaucoup d'émotion et avais mis tout mon cœur en entreprenant de le tirer des sombres recoins où il s'était réfugié au cours de toutes ces années. Et lui, avec l'ingratitude que toute jeunesse porte en elle par nature – et c'est bien normal et je veux bien l'admettre –, il me *jugeait*, il me *méprisait*, parce que je n'étais pas lui, parce que j'étais moi.

Bien sûr, que pouvions-nous avoir en commun désormais?

Mais puisqu'il était si différent de moi, ce Jérôme que j'avais créé, sorti obscurément d'un lointain passé, puisqu'il refusait obstinément d'avoir quoi que ce fût de commun avec moi, puisqu'il ne consentait pas à se reconnaître en moi, ce revenant de ma jeunesse, pourquoi étais-je si affecté de le voir garder ses distances? pourquoi étais-je si sensible à ses jugements à l'emporte-pièce?

Est-ce que les brèves notations que je consignais autrefois sur mon petit calepin bleu ou les théories que je tentais maladroitement de développer au cours de nos discussions avec Bernard comportaient finalement une faille essentielle: l'impossibilité, une fois le personnage central créé, de l'empêcher de vivre sa vie, une vie *différente* de celle que l'auteur avait imaginée pour lui? Quand j'écrivais: «bien à l'abri (croit-il) de toute intrusion étrangère dans son for intérieur, protégé contre toute identification possible, l'auteur, en toute immunité (impunité?) – et en toute impudence – va dérouler la longue litanie, insipide et fastidieuse, de ses fautes et de ses péchés», j'étais loin de me douter qu'il pourrait y avoir un retour de bâton, le refus déterminé du héros de se laisser *annexer* par l'auteur, de se laisser réduire à une simple manifestation de *l'élément personnel*.

Jérôme m'a fait beaucoup de mal en m'exilant du roman que j'avais écrit.

En fait, en voulant me manifester qu'il n'éprouvait aucune reconnaissance envers moi, qu'il n'avait absolument aucune gratitude à me témoigner, bref, en m'*évinçant* de mon projet et de sa réalisation, il me montrait clairement qu'il n'avait plus besoin de moi (avait-il seulement jamais eu *besoin* de moi pour exister? la question méritait sans doute d'être posée). Il ne faisait que me *remettre à ma place*, la place de l'auteur qui voit son personnage, fruit de sa propre création, lui échapper – jaloux alors de le voir vivre sans lui, malheureux aussi de constater qu'il est devenu véritablement *un autre*, même quand il lui a confié les plus intimes de ses secrets, les plus vives de ses inquiétudes, les plus profondes de ses émotions.

J'en arrive à penser, quand j'observe le fossé qui s'est creusé entre Jérôme et moi, qu'il avait certainement besoin de moi, oui, pour exister, mais que, s'il devait vivre sa vie, de manière autonome, il saurait bien se débrouiller tout seul..., en tout cas il le faudrait bien. L'*élément personnel* avait certes été nécessaire à l'origine – et comment le nier? – mais il n'était plus désormais qu'un vague souvenir, un *tremplin* pour s'élancer plus loin, un simple *déclat* qui avait mis en branle tout un mécanisme devenu bien vite incontrôlable et qui ne devait plus rien à l'impulsion de départ. Oui, l'*élément personnel* avait eu un rôle, *fondamental*, à jouer mais – et là, Jérôme avait raison –, il aurait été déraisonnable de le tenir pour l'unique donnée, ou même la donnée essentielle, de ce roman que je considérais moi-même comme une autofiction. Mon

personnage s'était peu à peu éloigné de son auteur. Il ne lui ressemblait plus, il lui était devenu étranger.

Il m'arrive de repenser à Jérôme. Moi non plus je ne le reconnais plus. Et je m'en réjouis.